

## RÉVÉLATION

Yaël s'endort peu à peu, les yeux fixés sur le doux, le bon vieux Hibou en peluche qui se balance au plafond de sa chambre, au bout d'un invisible fil : il a le dos gris, le ventre blanc et rebondi, et de douces paupières à demi abaissées sur ses grands yeux dorés ; il est paisible, léger, très sage, et se balance lentement ; Yaël se demande à quel vent, puisque la fenêtre est fermée, et même les volets.

Soudain l'orage réveille Yaël en sursaut ; des éclairs mauves illuminent sa chambre, et il a envie de pleurer, de s'enfoncer sous ses draps. « Mon Hibou ! » Il aurait moins peur avec le petit corps tiède contre le sien, même à son âge. Sa main tâtonne, allume la lampe : le Hibou n'est plus là. Le fil se balance, seul, mollement, et Yaël prend peur. Entre deux roulements de tonnerre, voici qu'il entend comme des pas au grenier, au-dessus de sa chambre. Mon Dieu ! Que faire ? Il se lève doucement, le cœur battant, ouvre sa porte et monte sans bruit dans l'escalier qui mène au grenier. Un éclair le lui montre plein de vieux meubles et de cartons, de malles poussiéreuses, avec une fenêtre voilée de toiles d'araignées, qui est grande ouverte. Et sur le rebord, lumineux dans un éclair, c'est le Hibou Gris ! Marchait-il sur le plancher, quand Yaël a entendu ces pas étranges ? « Hibou ! Mon Hibou ! » Yaël appelle d'une toute petite voix inquiète, que le bruit du tonnerre recouvre : mais le Hibou l'a entendu et se retourne ; ses lourdes paupières sont relevées, et Yaël est ébloui de l'éclat sombre des grands yeux ronds : « C'est mon Hibou, et ce n'est pas lui. Si grand, si fort, si grave ! » D'un vol puissant, l'oiseau se pose sur une vieille table bancale, dans un coin du

grenier, et Yaël vient s'asseoir tout à côté de lui, au fond d'un immense fauteuil de velours rouge mité, où il disparaît presque.

« Hibou, mon Hibou Gris, tu m'avais donc quitté ? »

Le Hibou penche la tête sur le côté : « Je te quitte chaque nuit, dès que tu es endormi, Yaël ; ne suis-je pas un nocturne ? » Yaël sourit au fond de son fauteuil : « Et que vois-tu dans tes voyages, mon Hibou ? Raconte-moi... »

Le Hibou marche sur la table, les ailes croisées derrière le dos, comme un homme préoccupé qui cherche à mettre de l'ordre dans ses pensées. Puis il s'arrête et fixe Yaël qui sourit toujours. « J'ai vu tant de choses, tu sais ! Par où commencer ? Eh bien... Oui, c'est cela. Écoute cette histoire, petit Yaël. Tu l'aimeras. »

Yaël se pelotonne confortablement contre le haut dossier, les yeux brillants, et écoute, de toutes ses oreilles.

## LE LISERON

Il était une fois, Yaël, une belle petite fille qui était très riche. Elle s'appelait Éliisa, et moi qui ai tant voyagé, je n'ai vu nulle part de cheveux plus blonds. Elle vivait avec ses parents dans une grande maison, presque un château, entourée d'un parc immense où coulait une rivière. Dans ce temps-là, Yaël, les enfants n'allaient pas à l'école, et Éliisa avait une institutrice qui logeait au château, et lui apprenait tout ce qu'une si belle petite fille devait savoir.

Éliisa se promenait souvent avec elle dans le parc, et elle regardait les jardiniers tailler les rosiers et ratisser les allées. Il y avait parmi eux un petit garçon plus âgé qu'elle, le fils du jardinier en chef, et il s'arrêtait de travailler quand elle passait près de lui : il retirait son chapeau de paille et la regardait en souriant mais elle faisait mine de ne pas le voir, parce que c'était une petite fille très fière, et très bien élevée aussi ; et on lui avait appris qu'une petite fille si blonde et si riche ne regarde pas n'importe qui, et ne répond pas aux saluts des garçons aux mains pleines de terre. Elle s'éloignait sans lui sourire donc, sans même l'avoir regardé, mais elle l'avait vu quand même, bien sûr, et son salut lui avait fait plaisir. Mais le pauvre petit Pierre, lui, ne le savait pas, et se désolait. Jour après jour, il la saluait, et elle ne lui répondait jamais. Il soupirait, remettait son chapeau de paille, et reprenait son râteau ou sa bêche, avec moins de cœur à l'ouvrage. « Paresseux ! grondait son père. Toujours à rêver ! Allons, vite, plus vite ! » Et Pierre parfois avait les yeux si pleins de larmes qu'elles roulaient sur le sable de l'allée.

Un jour de juin, il eut une idée merveilleuse. Tandis que son père

avait le dos tourné, il coupa la plus belle des roses dès qu'il aperçut Éliisa, et la lui tendit avec un grand sourire, son chapeau à la main. La petite fille en fut si surprise qu'elle ne sut que dire et demeura un instant immobile à regarder Pierre. Enfin ! Enfin elle le regardait ! Ses yeux étaient plus bleus qu'il ne l'avait cru, avec de longs cils si épais que ce bleu en paraissait plus sombre... Et ce petit nez court, ces belles lèvres entrouvertes par l'étonnement ! Pierre tendait sa rose, et son sourire s'effaçait peu à peu, parce qu'Éliisa ne la prenait pas. Elle se tourna vers son institutrice qui avait soudain l'air plus sévère encore, comme pour lui demander conseil ; et la vieille demoiselle, maigre et toute de noir vêtue, fit un imperceptible « non » de la tête. Éliisa en parut soulagée et regarda Pierre en faisant « non » aussi, si fort que ses cheveux blonds dansèrent autour de son visage. Et elle passa, un peu plus raide, comme gênée. Pierre resta là, stupide, sa rose à la main ; à travers les larmes qui montaient à ses yeux, il vit soudain Éliisa se retourner vers lui, et dire presque gentiment : « Je préfère les liserons », comme pour s'excuser. Et elle reprit son chemin, toute petite et rose près de la longue et noire institutrice. Elle avait parlé ! Elle l'avait regardé ! Elle avait presque souri ! Pierre jeta sa rose dans l'herbe, remit son chapeau de paille, et essuya ses yeux d'un revers de sa main terreuse. Puis il reprit son travail, plein de joie tout à coup. Et comme le soleil se couchait, après avoir rangé ses outils, il s'enfonça dans le parc, très loin, là où Éliisa n'allait jamais. Il traversa la rivière, son pantalon relevé, ses sabots à la main, et atteignit enfin le haut mur de vieilles pierres qui ceignait le domaine. Il le longea longtemps, et arriva devant une porte aux gros barreaux rouillés où s'enroulait un magnifique pied de liseron. Il sourit, prit le temps de contempler chaque fleur, et puis choisit les trois plus belles. « Elle préfère les liserons, pensa-t-il. Comme elle a raison ! Ils ne sont pas orgueilleux comme les roses, ils ne demandent pas de soins, et

se cachent au fond des bois, ou sur les clôtures abandonnées où personne ne les voit. » Il regarda les trois belles corolles légères, d'un blanc pur veiné de mauve, si simples qu'auprès d'elles la rose la plus banale paraissait vulgaire et compliquée. « Comme elle a raison ! » pensa-t-il encore. Et il revint vers le château, les trois fleurs doucement serrées dans sa main.

La nuit était tombée, et il voyait les lumières briller dans la grande salle où Éliisa devait dîner avec ses parents. Il se glissa dans l'immense vestibule obscur, grimpa comme un chat, sur ses pieds nus, l'escalier de pierre qui menait aux étages, et puis s'arrêta, inquiet. Où était la chambre d'Éliisa ? Il entrouvrit doucement plusieurs portes, qu'il referma plus doucement encore. Enfin, un parfum léger, qu'il connaissait bien, lui monta aux narines tandis qu'il ouvrait la dernière ; la lune lui montra un lit étroit, voilé de blanc, un épais tapis, et une poupée aux cheveux sombres qu'il avait vue souvent dans les bras d'Éliisa et qui le fixait de ses yeux de verre, sévèrement. Le cœur de Pierre battait si fort qu'il craignit qu'on ne l'entendît dans tout le château, et il se hâta de déposer les trois liserons, encore humides de serein, sur le lit blanc dont il écarta les rideaux en tremblant. Puis il s'enfuit comme un voleur.

Il dormit mal cette nuit-là. « J'ai eu tort. Mon Dieu ! Elle va être en colère contre moi, le dire à son père, et il va me fouetter, ou me chasser. Ou les deux... Jamais, jamais je n'aurais dû entrer dans sa chambre ! » Et il rêva qu'Éliisa lui tournait le dos, furieuse, et piétinait les liserons fanés sur le sable de l'allée.

Le lendemain, les traits tirés par sa mauvaise nuit, il reprit ses outils et son chapeau de paille, et attendit avec angoisse qu'Éliisa passât près de lui. Et si elle ne venait pas ? Il le souhaitait presque, maintenant.

Mais non, là-bas. Elle marche doucement près de la sèche

institutrice, et le vent du matin fait ondoyer ses longs cheveux. Pierre l'observe sans en avoir l'air, à travers la paille trouée de son vieux chapeau, et il lui trouve l'air grave, ému. Il ne l'a jamais vue ainsi. Elle s'approche du massif de roses où il travaille, les mains tremblantes, et il se redresse comme tous les jours, ôte son chapeau et la salue. Elle n' imagine sûrement pas le courage qu'il lui faut pour cela. Elle ne s'arrête pas, non, mais ralentit encore sa lente promenade, et tourne vers Pierre son joli visage grave, avec un regard à la fois vif et doux, et un petit sourire si rapide qu'il s'efface aussitôt et que Pierre se demande s'il n'a pas rêvé. L'institutrice n'a rien vu, et Élisabeth est déjà passée.

Pierre reste là, au bord de l'allée, son chapeau à la main, et la regarde s'éloigner dans sa longue robe de velours blanc, avec ses cheveux d'or qui dansent sur ses épaules. Et les larmes montent à ses yeux de nouveau, et il reprend son travail dans une joie si grande qu'il a peur d'en mourir.

Toute la journée, il vécut comme dans un rêve, avec l'impression qu'il avait la fièvre, qu'il était malade. C'était donc vrai, elle aimait les liserons ! Où avait-elle pu en voir, elle qui ne s'aventurait bien sûr jamais au fond du parc ? Et les trois qu'il avait choisis avec amour, cueillis soigneusement, et déposés sur le lit étroit en tremblant d'émotion, voici qu'ils étaient dans sa chambre, et qu'elle n'avait rien dit à personne ! Il imaginait Élisabeth emplissant d'eau un petit vase pour les y installer, et souriant peut-être en les regardant.

Elle aimait les liserons, c'était vrai. Elle les acceptait avec un doux regard, et les laissait dans sa chambre, cette île parfumée où sa vie la plus secrète se déroulait loin des yeux de tous, derrière la porte close. « Ah, pensa Pierre, si j'étais un liseron... » Il bondit tout à coup : mais bien sûr ! À quoi bon rester toute sa vie cet obscur petit jardinier qui n'oserait jamais adresser la parole à Élisabeth, qu'elle ne regarderait jamais

qu'à la dérobée, en se cachant de son institutrice ? À quoi bon vivre ainsi ? Toutes les jeunes filles désormais lui semblaient laides auprès d'Élisa, et il valait mieux mourir liseron sur son lit parfumé que vivre de trop longues années sans elle.

Et c'est ainsi que je connus Pierre, dit le Hibou Gris. J'étais alors employé chez une sorcière du pays, vieille et laide comme tu peux l'imaginer. Elle avait aussi un chat noir, et nous n'avions rien à faire de la journée, lui et moi, qu'à être là, pour que les gens sachent bien, rien qu'à nous voir, que la vieille était une sorcière.

Pierre frappa un soir à la porte, timidement, et entra en tremblant visiblement, parce que la sorcière avait hurlé un « Entrez ! » formidable qui nous aurait fait peur, au chat et à moi, si nous ne l'avions pas connue. Elle n'était pas méchante, mais impatiente et toujours de mauvaise humeur. Pierre ne le savait pas, et avançait lentement dans la pièce où le chat jouait bien son rôle, hérissant sa fourrure et faisant étinceler ses yeux verts ; moi je battais des ailes, perché sur la poutre de la cheminée, et je criais « Hou ! Hou ! » d'une voix lugubre. Il fallait bien gagner son pain. Tout cela impressionnait Pierre, et la vieille, satisfaite, se tourna vers lui. Elle était accroupie devant le feu, et tisonnait les bûches sous une marmite noire de suie, où cuisait un bouillon que Pierre dut prendre pour un philtre magique, alors que c'était seulement la soupe du soir.

– Que veux-tu, petit ? demanda la sorcière. Et as-tu de l'argent ?

Car il était pauvrement vêtu, avec son chapeau de paille tout effrangé à la main et ses vieux sabots. Mais tout en continuant à battre des ailes et à hululer, je l'aimai tout de suite : il avait de beaux yeux intelligents, et une longue mèche blonde tombait sur son front hâlé ; il était grand pour son âge, et très fort, et il ne savait sûrement pas qu'il était beau.